



**HAL**  
open science

## La veste volée de Joseph Banks (Tahiti mai 1769)

Véronique Dorbe-Larcade

► **To cite this version:**

Véronique Dorbe-Larcade. La veste volée de Joseph Banks (Tahiti mai 1769). *Europa Moderna Revue d'histoire et d'icnologie*, 2014, Pour une histoire sociale et symbolique des objets (XVIe-XVIIIe siècle) (n° 4), pp. 86-96. hal-02554069

**HAL Id: hal-02554069**

**<https://hal.science/hal-02554069>**

Submitted on 17 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## La veste volée... (Tahiti mai 1769)

Véronique Dorbe-Lacarde

### Résumé

Alors qu'il passe la nuit chez des chefs tahitiens, le 28 mai 1769, durant le 1er voyage de Cook, on dérobe sa veste à Joseph Banks. Il s'agit, d'abord et avant tout, de comprendre ce que représente ce vêtement tant pour les Européens que pour les Polynésiens. Réfléchir sur la manière dont le larcin est considéré contradictoirement chez les uns et les autres permet de saisir ce qui fait exactement la valeur de la veste Banks.

### Abstract

As he slept by Tahitian chiefs, on May 28th 1769, during Cook's first voyage, Joseph Banks' jacket was stolen. First of all, the point is to understand what this piece of dress exactly meant for European and Polynesians as well. Reflecting on conflicting visions regarding theft gives way to approach how much worth it was.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Dorbe-Lacarde Véronique. La veste volée... (Tahiti mai 1769). In: Europa Moderna. Revue d'histoire et d'iconologie n°4 / 2014. Pour une histoire sociale et symbolique des objets (XVIe-XVIIIe siècle) pp. 86-96;

doi : <https://doi.org/10.3406/emod.2014.865>

[https://www.persee.fr/doc/emod\\_2107-6642\\_2014\\_num\\_4\\_1\\_865](https://www.persee.fr/doc/emod_2107-6642_2014_num_4_1_865)

---

Fichier pdf généré le 31/08/2018



LA VESTE VOLÉE... (TAHITI MAI 1769)

Véronique Dorbe-Lacarde

2014 n°4 « Pour une histoire sociale et symbolique des objets (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) » / pages 87 à 96

ISSN 2107-6642

---

Éditeur : Europa Moderna. Revue d'histoire et d'iconologie – LARHRA, UMR 5190

---

Avertissement

L'usage de cette œuvre exclut toute exploitation commerciale.

RESUMES

Alors qu'il passe la nuit chez des chefs tahitiens, le 28 mai 1769, durant le 1<sup>er</sup> voyage de Cook, on dérobe sa veste à Joseph Banks. Il s'agit, d'abord et avant tout, de comprendre ce que représente ce vêtement tant pour les Européens que pour les Polynésiens. Réfléchir sur la manière dont le larcin est considéré contradictoirement chez les uns et les autres permet de saisir ce qui fait exactement la valeur de la veste Banks.

As he slept by Tahitian chiefs, on May 28<sup>th</sup> 1769, during Cook's first voyage, Joseph Banks' jacket was stolen. First of all, the point is to understand what this piece of dress exactly meant for European and Polynesians as well. Reflecting on conflicting visions regarding theft gives way to approach how much worth it was.

## La veste volée... (Tahiti mai 1769)

### ***Introduction : La disparition des vêtements de Joseph Banks***

Le 28 mai 1769, en compagnie de son ami et collaborateur le Dr Daniel Solander et du capitaine James Cook<sup>1</sup>, Joseph Banks (1743-1820) part de la baie de Matavai, sur la côte Nord-Est de Tahiti pour se rendre, un peu plus à l'Ouest à Atehuru. Il s'agit d'aller négocier, auprès du chef Tutaha qui contrôle la zone, la livraison de denrées. Il faut, en effet, ravitailler l'équipage et les scientifiques arrivés dans l'île, depuis un peu plus d'un mois, à bord de l'*Endeavour*. Ils y ont été dépêchés par l'Amirauté britannique et la *Royal Society* pour observer le phénomène astronomique dit « Transit de Vénus », le 3 juin<sup>2</sup>. Joseph Banks joue un rôle majeur dans cette expédition. Botaniste autodidacte, issu de la haute société anglaise, il est indéniablement la personnalité de marque parmi tous les participants de ce premier voyage de Cook (1768-1771) dans le Pacifique, d'autant plus qu'il le finance de ses propres deniers pour une bonne part<sup>3</sup>.

Les relations avec Tutaha se sont dégradées et l'entente est plutôt difficile. À la tombée de la nuit, comme on leur promet de leur livrer des vivres le lendemain, Cook, Solander et Banks doivent se résoudre à dormir sur place. Présente sur les lieux, Purea, l'une des *arii* (chefs ou seigneurs) de Tahiti et alliée traditionnelle des Britanniques, offre, par faveur, à ce dernier une couchette dans sa pirogue. La « pinasse » qui a transporté Cook et ses compagnons n'a pu accéder à la côte à cet endroit et les trois hommes et leur escorte ont terminé à pied. Vaste en raison de sa forme de « catamaran », la pirogue de Purea offre tout à la fois un confort et un abri appréciables, en particulier contre les animaux rampants, nuisibles pour ceux qui dorment à même le sol, à la belle étoile. Joseph Banks saisit donc bien volontiers cette chance, que n'ont pas les deux autres<sup>4</sup>. Alors que se termine l'été

---

<sup>1</sup> Ce n'est qu'à son troisième voyage dans le Pacifique que James Cook (1728-1779) fut élevé au grade de « capitaine de vaisseau », et encore par faveur extraordinaire au vu de ses exploits durant ses deux premiers voyages, pour lesquels il n'avait que le titre de « lieutenant de vaisseau » car le grade de « capitaine » était réservé en principe aux seuls nobles. Joseph Banks, les passagers et l'équipage de l'*Endeavour* l'appellent « capitaine » en tant que commandant du navire : Anne Salmond, *The Trial of the Cannibal Dog. The Remarkable Story of Captain Cook's Encounters in the South Seas*, New Haven and London, Yale University Press, 2003, p. 23.

<sup>2</sup> C'est l'occasion officielle du 1<sup>er</sup> des 3 voyages de James Cook dans le Pacifique. Voir les Instructions de Lord Morton, *Morton's Hints*, dans James Cook, *The Journals of Captain James Cook on His Voyages of Discovery, Voyage of the Endeavour, 1768-1771*, John Cawte Beaglehole (ed.), Cambridge, University Press, for the Hakluyt Society, 1968 (*Voyage of the Endeavour, 1768-1771*), part 2, Appendix II, p. 514-19.

<sup>3</sup> Lettre d'Ellis à Linné, du 19 août 1768 citée dans *The Endeavour Journal of Joseph Banks, 1768-1771*, edited by John Cawte Beaglehole, Sydney, Angus and Robertson, 1962, vol. 1, introduction, p. 30.

<sup>4</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 153, p. 244-386 et vol. 2, p. 281.

austral et que les températures nocturnes restent élevées<sup>5</sup>, Banks, tout aussi volontiers, se défait de ses vêtements ou plus exactement de sa veste (*jacket*) et de son gilet (*waistcoat*), avant de se coucher ; d'autant plus que Porea lui enjoint expressément de les placer sous sa garde, afin qu'ils ne lui soient point dérobés. Mais comme il se réveille vers 23 heures et cherche ses vêtements à tâtons, il ne les trouve plus. L'agitation de Banks alerte les dormeurs de la pirogue. Des chandelles sont allumées. Porea et Tutaha, qui dormait dans une pirogue voisine, viennent à la rescousse et diligentent des recherches qui restent finalement vaines. Comme il l'explique dans son *Journal* qui rapporte ces faits, il décide assez vite de ne pas envenimer les choses et de se recoucher tranquillement<sup>6</sup>.

Greg Dening a démontré combien l'étude systématique des tenants et des aboutissants d'un événement dramatique, tel que la mort du jeune astronome William Gooch, le 12 mai 1792, à Waimea, dans l'île d'Oahu à Hawaï éclairait les enjeux des premiers moments du Contact entre Polynésiens et Européens dans le Pacifique<sup>7</sup>. Le vol de l'habit de Joseph Banks relève comparativement du simple incident, voire de l'anecdote. Par ailleurs, ce court texte ne saurait évidemment déployer une érudition et une profondeur d'analyse pareilles à celles du travail de Greg Dening qui constitue seulement l'horizon d'inspiration lointain de ses modestes perspectives. Tout d'abord, il s'agit de s'interroger sur ce que sont exactement les vêtements de Joseph Banks et sur ce qu'ils représentent pour lui et ses compagnons britanniques. Ensuite, il faut mettre en évidence le caractère récurrent du larcin de la part des Tahitiens face aux objets et particulièrement aux vêtements européens et ce que cela implique. Ce qui devrait permettre d'envisager, finalement, de mieux saisir en quoi consiste l'appropriation *mao'bi* de ces choses venues de « l'autre côté du Ciel », comme les Polynésiens désignent l'inimaginable grande distance des terres d'où viennent leurs visiteurs européens.

### ***Ce que revêt la veste***

Dans son *Journal*, Joseph Banks se contente de signaler la disparition de sa veste et de son gilet, sans donner plus de précision sur leur apparence. Le *Journal* d'un autre des membres de l'expédition, celui du dessinateur Sydney Parkinson est plus révélateur, puisqu'il indique que la fameuse veste et le gilet sont blancs et portent des « *silver frogs* »<sup>8</sup>, c'est-à-dire des brandebourgs ou soutaches d'argent, en d'autres termes des galons qui devaient donner à l'ensemble une allure un peu militaire et solennelle en tout cas. Selon toute probabilité, ces deux pièces de vêtement relèvent des caractéristiques du costume masculin anglais de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La veste cependant ne correspond qu'imparfaitement à la définition de ce qu'il est alors convenu d'appeler « frac » et dont le port se répand : un vêtement de dessus commode pour le voyage et le cheval, mais sans poche<sup>9</sup>. Or, le *Journal* le mentionne clairement, Joseph Banks avait dans les poches de sa

<sup>5</sup> Les températures nocturnes moyennes pour le mois de mai oscillent entre 23° et 24° : [www.infoclimat.fr/climatologie-mensuelle/91938/2014/tahiti-faaa.html](http://www.infoclimat.fr/climatologie-mensuelle/91938/2014/tahiti-faaa.html) : consulté le 21/06/2014.

<sup>6</sup> *The Endeavour Journal of Joseph Banks...* *op. cit.*, vol. 1, p. 153, p. 244-386 et vol. 2, p. 282.

<sup>7</sup> Greg Dening, *The Death of William Gooch. A History's Anthropology*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1995.

<sup>8</sup> Sydney Parkinson, *A Journal of a Voyage to the South Seas, in His Majesty's Ship, the Endeavour. Faithfully transcribed from the Papers of the late Sydney Parkinson...* *Embellished with views and designs*, Londres, 1773, p. 31.

<sup>9</sup> François Boucher, *Histoire du costume en Occident des origines à nos jours* [1965], Paris, Flammarion, 2008, p. 290. Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe, 1715-1789*, New Haven, Yale University Press, 2002, p. 121-135.

veste une paire de pistolets et une corne à poudre. Il les portait certainement sur une culotte « à la hollandaise »<sup>10</sup>, selon l'usage de son milieu à cette époque, qu'il avait gardée pour dormir.

Il n'existe pas de représentation de Joseph Banks en costume de voyage. Le peintre Buchan qu'il avait engagé pour faire des croquis et des silhouettes d'individus et de groupes est mort au tout début du séjour à Tahiti<sup>11</sup>. La charge considérable de travail qui a reposé sur les épaules (les crayons et les pinceaux) de Sydney Parkinson suffit probablement à expliquer qu'il ne se soit pas attardé à faire des portraits<sup>12</sup>. Il est vraisemblable que ce que portait Joseph Banks à Tahiti ressemblait au costume qui est le sien sur le portrait de groupe peint, en 1771, par John Hamilton Mortimer : *Le capitaine J. Cook, Sir Joseph Banks, Lord Sandwich, le Dr Daniel Solander et le Dr Hawkesworth*, conservé à la National Library of Australia, à Canberra<sup>13</sup>. Cook est au centre de ce tableau, portant son uniforme bleu foncé d'officier de marine. À sa droite, on reconnaît, assis, portant une veste rouge, l'influent lord Sandwich, Premier Lord de l'Amirauté, tandis qu'à sa gauche se trouve Joseph Banks avec une veste blanche, sur un gilet du même ton qui apparaît finement rayé de rose, alors que gilet et veste étaient le plus souvent de la même couleur unie.

Le gilet et la veste chamarrés de Joseph Banks sont à coup sûr un signe de distinction sociale. Les précisions apportées par Sydney Parkinson disent son attention au détail propre, certainement, à sa profession mais elles sont aussi sûrement la marque de la différence de condition qui le sépare de son compagnon de voyage<sup>14</sup>. La couleur claire des vêtements de Banks tranche avec le brun, le noir et le gris des habits des civils du bord d'origine modeste dont le dessinateur fait partie (il est fils d'artisans et son frère est un humble tapissier<sup>15</sup>) ; tout comme ce blanc contraste avec l'uniforme des hommes de la *Royal Navy* servant sur l'*Endeavour*. Pour les officiers, il s'agissait, pour tous les jours, à bord et à terre, d'une redingote portée sur une « culotte » qui découvrait les mollets, habillés eux-mêmes de bas. Ils revêtaient, pour les grandes occasions, une tenue d'apparat composée des mêmes éléments mais avec des parements blancs et une profusion de ruban doré. Quant aux hommes d'équipage, ils portaient des vestes ajustées de couleur bleue, sur des gilets rouges recouvrant des chemises rayées avec des pantalons de toile. À ces vêtements pouvaient se substituer, pour le travail de pont, une sorte de combinaison de toile. Les simples marins, de plus, avaient leur propre tenue d'apparat composée d'une veste rouge, d'un pantalon gris et d'un chapeau à bords pointus<sup>16</sup>. La fortune de Banks dont il a déjà été question, a beaucoup compté pour la réalisation de l'expédition de l'*Endeavour*. Joseph Banks bénéficie à bord, dans la limite de l'espace restreint du navire, d'un certain régime de faveur. Cook a ainsi cédé la Grande Cabine dont il avait, en principe, l'usage exclusif pour

<sup>10</sup> *Modes en miroir, la France et la Hollande au temps des Lumières*, Catalogue de l'exposition, Musée Galliera, 28 avril-21 août 2005, Paris, Paris Musées, 2005, p. 195.

<sup>11</sup> James Cook, *The Journals of Captain James Cook on His Voyages of Discovery*, ed. by John Cawte Beaglehole, vol. 1, *The Voyage of the Endeavour 1768-1771*, Cambridge, University Press, for the Hakluyt Society, 1955, p. 81.

<sup>12</sup> *The Endeavour Journal of Joseph Banks... op.cit.*, vol. 1, p. 58-61.

<sup>13</sup> Adrienne L. Kaepler, *James Cook et la Découverte du Pacifique*, Musée historique de Berne, Imprimerie nationale Éditions, 2010, p. 20.

<sup>14</sup> Daniel Roche, *La Culture des apparences, Une histoire du vêtement (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, 1989, p. 178-185.

<sup>15</sup> *The Endeavour Journal of Joseph Banks... op. cit.*, vol. 1, p. 58-61.

<sup>16</sup> Anne Salmond, *Two Worlds. First Meetings Between Maori and Europeans, 1642-1772*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1991, p. 107-108.

que les collectes et les relevés des scientifiques et donc de Banks y soient installés<sup>17</sup>. Celui-ci a embarqué avec ses serviteurs noirs et ses chiens<sup>18</sup>.

La coupe de la veste et du gilet, qui lui sont volés dans la nuit du 28 au 29 mai, ainsi que le tissu dans lequel ils sont taillés ne sont pourtant pas forcément tellement différents de ceux des simples marins et des gens ordinaires comme Sydney Parkinson. En effet, on se complait en Angleterre dans les milieux les plus favorisés et même les plus huppés, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à s'habiller pour être à l'aise et libre de ses mouvements, à la limite du négligé, de manière à ressembler à un domestique ou à un cocher<sup>19</sup>. Cela correspondrait tout à fait au tempérament et au style de Banks, actif propriétaire foncier, grand chasseur. Ce que laisse entrevoir le tableau de Mortimer qui le montre botté, avec deux chiens près de lui, accoudé sans façon à une murette décorative. Dès lors, il est plausible que les vêtements de Banks soient en drap, l'étoffe des humbles qui a fini par s'imposer alors chez les riches et même à la cour<sup>20</sup> ; à moins qu'informé du climat tropical, il ne les ait fait confectionner en lin<sup>21</sup>.

En tout état de cause, à son retour en Angleterre, Banks a été la cible des caricaturistes qui ont raillé à la fois ses aventures libertines à Tahiti et son allure dépassée en ce qui concerne la mode. Parmi les épithètes moqueuses qui lui furent appliquées, l'une des plus cruelles assurément fut celle de « *botanic macaroni* ». Les « *macaroni* » étaient alors des avant-gardistes en matière d'habillement qui poussaient le raffinement jusqu'à l'excentricité. Tant et si bien que Banks tint à passer commande de deux beaux portraits de lui auprès de peintres de renom donnant de lui une image de sérieux et d'élégance<sup>22</sup>.

### ***Un larcin de plus***

Raffiné ou pas, le vêtement européen exerce un indéniable attrait auprès des Polynésiens. Les premiers venus ont la surprise de découvrir que les habits des *ma'ohi* ne sont pas faits d'étoffe, mais de *tapa* que Bougainville décrit ainsi à ses lecteurs :

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtements n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissées avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitants cultivent autour de leurs maisons... Un morceau de bois dur, équarri et

<sup>17</sup> Adrienne L. Kaeppler, *op. cit.*, p. 18 et p. 134-135.

<sup>18</sup> Patrick O'Brian, *Joseph Banks. A Life*, London, The Harvill Press, 1987, p. 68. *The Endeavour Journal of Joseph Banks...* *op. cit.*, vol. 2, p. 152 et p. 274.

<sup>19</sup> Isabelle Paresys et Natacha Coquery, « Se vêtir à la cour en Europe (1400-1500), une introduction » dans Isabelle Paresys et Natacha Coquery (éd.), *Se vêtir à la cour en Europe 1400-1815*, IRHis, CEGES, CRCV, Université Lille3-Charles-de-Gaulle, Collection « Histoire et Littérature de l'Europe du Nord-Ouest », 2011, p. 18. Charles P. Moritz, *Travels, Chiefly on Foot, through several Parts of England in 1782, described in Letters to a Friend, 1795*, London, 1797, p. 53. C'est ce qu'illustre également le tableau de Sir Joshua Reynolds, *Henry Fane with His Guardians, 1761-1766*, New York Metropolitan Museum of Art.

<sup>20</sup> François Boucher, *op. cit.*, p. 291. Aileen Ribeiro, *op. cit.*, p. 208-219.

<sup>21</sup> Le *Dolphin*, commandé par Samuel Wallis a été le premier navire européen à jeter l'ancre à Tahiti où ses hommes séjournèrent du 19 juin au 27 juillet 1767. L'*Endeavour* a été également précédé à Tahiti par les deux navires de l'expédition de Bougainville qui fit escale du 3 avril au 15 avril 1768. Mais Cook et ses hommes ignoraient le passage du Français lorsqu'ils arrivèrent eux-mêmes à Tahiti. Banks avait déjà fait l'expérience d'une expédition à Terre-Neuve et au Labrador, en 1766, Patrick O'Brian, *op. cit.*, p. 39-58.

<sup>22</sup> Patricia Fara, *Sex, Botany and Empire. The Story of Carl Linnaeus and Joseph Banks*, Duxford, Cambridge U.K., Icon books, 2003, p. 9.

rayé sur ses quatre faces par des traits de différences grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très unie. Ils jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très égale et très fine, de la nature du papier mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée<sup>23</sup>.

De leur côté, les *Ma'ohi* paraissent tout autant fascinés par le costume des Européens. Robertson raconte ainsi combien « Jonathan », l'hôte tahitien du *Dolphin*, en 1767, a apprécié de recevoir un costume européen :

Avec M. Furneaux, j'habille Jonathan des pieds à la tête, et lui apprendre à passer des vêtements nous amuse beaucoup. La culotte surtout l'intrigue, mais dès qu'il comprend son utilisation, il la préfère au reste du costume, avec toutefois une exception pour les chaussures avec lesquelles il parade fièrement sur le pont. Toujours vêtu de ses habits anglais, Jonathan retourne à terre. Afin de ne pas mouiller ses souliers, il appelle deux serviteurs pour se faire porter à terre, l'aidant à traverser la rivière, alors que jusqu'à ce jour, il l'a toujours fait sans cérémonie. Une fois sur l'autre berge, et très bien entouré de ses compatriotes, il semble enchanté de s'exhiber et de faire le beau<sup>24</sup>.

Vivez, le chirurgien de l'*Etoile*, le navire escorte de la *Boudeuse* commandée par Bougainville, raconte combien Ahutoru, l'un des premiers Polynésiens à être montés à bord des navires français, se plaît, lui aussi, à endosser un costume européen : « M. Lafontaine, un de nos officiers, qui approchoit le plus de sa taille, l'habilla de chemise, grande culotte [c'est-à-dire, à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle, un pantalon s'arrêtant au genou], veste et chapeau. Il lui en marqua son remerciement, l'embrassa et par beaucoup de gestes lui témoigna le désir qu'il avoit de lui rendre la pareille<sup>25</sup>... » Ce qui peut rendre particulièrement curieux les vêtements européens, c'est qu'il s'agit d'uniformes ou des vêtements règlementaires en usage au sein des forces navales auxquelles sont rattachés la plus grande partie des premiers européens qui débarquent dans l'île.

Dans la même perspective, de façon significative, Maximo Rodriguez rapporte qu'à plusieurs reprises, des chemises de calicot, parfois déchirées, servent de cadeaux appréciés pour les Polynésiens<sup>26</sup>. Pareillement, ce sont les vêtements que ceux-ci subtilisent le plus volontiers aux Européens, semble-t-il. Le témoignage de ce soldat espagnol qui escorte les missionnaires envoyés par le vice-roi du Pérou à Tahiti où ils séjournent entre le 2<sup>e</sup> (1772-1774) et le 3<sup>e</sup> voyage (1776-1780) de Cook dans le Pacifique, confirme que la mésaventure de Banks n'a pas été isolée<sup>27</sup>.

La fabrication du *tapa* (peu résistant à l'eau, par ailleurs) a un caractère fastidieux, particulièrement astreignant pour les femmes, comme le décrit le journal de Banks<sup>28</sup>. Il

<sup>23</sup> Louis-Antoine Bougainville, *Voyage autour du monde*, éd. Michel Bideaux et Sonia Faessel, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 233.

<sup>24</sup> Geroge Robertson, *The Discovery of Tahiti: A Journal of the Second Voyage of H.M.S. Dolphin round the World, under the Command of Captain Wallis, in the Years 1766, 1767, and 1768*, London, ed. H. Carrington, for the Hakluyt Society, 1948, p. 635-37.

<sup>25</sup> Louis-Antoine Bougainville, *op. cit.*, p. 414.

<sup>26</sup> Maximo Rodriguez, *Les Espagnols à Tahiti (1772-1776)*, trad. de l'espagnol et annoté par Horacio Belçaguy, Publications de la Société des Océanistes, n° 45, Paris, Musée de l'Homme, 1995, p. 132, p.137, p.141 et p. 151.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>28</sup> *The Endeavour Journal of Joseph Banks... op. cit.*, vol. 1, p. 353-360.



semble effectivement que dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Tahitiens avaient déjà adopté le *pareu* de cotonnade importée :

Je suis également convaincu que pour peu qu'ils reçoivent encore des draps de fabrique d'Europe, la culture de la plante dont ils tirent leurs vêtements et qui, aujourd'hui, est extrêmement négligée sera totalement abandonnée...

... écrivait l'explorateur anglais George Vancouver en 1802<sup>29</sup>. Bien au-delà de la curiosité et du caractère attrayant et attirant que peuvent avoir les vêtements européens pour les Polynésiens, suffisants pour expliquer qu'ils leur soient dérobés, le larcin est systématique et s'étend à tout ce que peuvent transporter les navires et leurs passagers. Le vol est un problème et Anglais, Français, Espagnols amenés à séjourner à Tahiti s'en plaignent unanimement. Pour Banks et ses compagnons, cela tourne à la tragédie lorsqu'est dérobé, quelques jours avant l'événement astronomique dont l'observation est le but de l'expédition, un instrument essentiel, le quadrant, dont la disparition compromet tout. Il est heureusement pratiquement sans dommage recouvré en peu de temps<sup>30</sup>. La disparition d'armes à feu est également des plus alarmantes évidemment. Un surcroît de prudence et de précaution de la part du capitaine Cook permet de limiter à peu près le danger<sup>31</sup>.

Dans ces larcins à répétition, un décalage technologique est à mettre en cause. Avant l'arrivée des « îles flottantes », comme les Polynésiens désignent les navires européens, ceux-ci ignoraient le fer. L'efficacité et la facilité de maniement des outils dont disposent les nouveaux venus les rendent hautement convoitables, un simple clou offrant des possibilités sans commune mesure par rapport à la pierre, aux os, à la nacre et au bois utilisés sur place<sup>32</sup>.

Il faut, par ailleurs, signaler le malentendu qui résulte des liens d'alliance, d'homme à homme, noués entre Européens et Polynésiens. L'un devenant le *taio* (ami, compère) de l'autre, ce que scelle l'échange de leurs noms respectifs. Ce qui explique pourquoi Ahutoru, le *taio* de Bougainville devient « Poutavery » (prononciation tahitienne de ce nom), Bougainville prenant désormais réciproquement (en principe, du moins) le nom d'Ahutoru. De la même façon Joseph Banks est devenu le *taio* de l'*arii* Tepau, peu après l'arrivée de l'*Endeavour* à Tahiti. Le 15 mai, ce dernier prend sans rien dire un grand clou qu'il cache sous ses vêtements dans l'une des tentes du campement installé par les Britanniques. Très déçu de la conduite de son *taio*, Banks le qualifie de voleur et le traite publiquement de façon humiliante. Un moment de brouille grave s'ensuit qui complique la situation de Cook et de ses compagnons. Tepau, en effet, se sent dans son bon droit et ne comprend pas l'attitude de Banks. Il a mis avec largesse ses propres biens et ses ressources à la disposition

---

<sup>29</sup> George Vancouver, *Voyage de découvertes, à l'Océan pacifique du Nord, et autour du monde*, Paris, 1834, p. 111.

<sup>30</sup> *The Endeavour Journal of Joseph Banks...* *op. cit.*, vol. 1, p. 268-69.

<sup>31</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 257, Anne Salmond, *Aphrodite's Island. The European Discovery of Tahiti*, Berkeley, University of California Press, 2009, p. 148.

<sup>32</sup> Plusieurs années avant que les Européens ne viennent à Rarotonga, les habitants reçurent la nouvelle, un peu déformée, du passage aux Îles de la Société d'« une race entièrement différente... tout à fait blanche et qui s'appelait « Tute » ou Cook ». Ces étrangers avaient des navires « immensément grands » qui ne chaviraient pas quoiqu'ils n'aient pas de balancier... ils possédaient « des choses aiguisées avec lesquelles ils pouvaient couper [des arbres] avec la plus grande facilité » : H.A.H. Driessen, «Tupa'ia, The Trials and Tribulations of a Polynesian Priest», dans Phyllis Herda, Michael Reilly et David Hilliard, *Vision and Reality in Pacific Religion*, University of Canterbury-New Zealand, 2005, p. 4.

de ce compère et il devrait, selon la logique du statut de *taio*, pouvoir bénéficier en retour, en toute tranquillité des « possessions » de Banks<sup>33</sup>.

D'autre part, la pratique du larcin par les tahitiens obéit d'une certaine façon à la dévotion religieuse dans le cadre du culte du dieu Oro qui s'est répandu dans les îles de la Société à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voler à la dérobée, sans se faire attraper, est un moyen de démontrer qu'on bénéficie de la protection du dieu Hiro, fils de Oro qui rend invisible. Les larcins spectaculaires, tel celui du quadrant astronomique des Britanniques étaient partie intégrante des « performances » auxquelles se livraient les *arioi*, les initiés, qui professaient et propageaient le culte de Oro<sup>34</sup>.

### **Des coutures**

Dans les minutes qui suivent le constat de la disparition de sa veste, Banks craint pour la paire de pistolets et pour la poudre qui se trouvaient dans ses poches. Il redoute évidemment que les Tahitiens ne retournent ces armes contre lui et ses compagnons. Ce n'est pas le cas<sup>35</sup>. Si l'artillerie ne les laisse pas indifférents, bien sûr, le ou les Polynésien(s) coupable(s) du larcin a (ont) pu, bel et bien, avoir pour cible, d'abord et avant tout les vêtements de Banks.

Dès le début de la présence de l'*Endeavour* et de ses passagers à Tahiti, les premiers échanges et gestes d'amitié sont passés par le vêtement. Le 14 avril, lendemain de l'arrivée du navire, des pirogues doubles l'abordent. Les hommes qui montent à bord dès leur entrée dans la Grande Cabine enlèvent leurs vêtements de tapa et en revêtent Cook et Banks. Lorsque les deux hommes débarquent à la pointe 'utuha'iha'i et qu'une réception solennelle leur est faite par l'*arii*, Tutaha fait cadeau d'un coq, d'une poule et d'un grand morceau de *tapa* parfumé. Avec une remarquable intuition, Banks enlève son écharpe de soie et son mouchoir de lin pour le donner à Tutaha à la grande satisfaction de ce dernier<sup>36</sup>.

Rapidement, on réalise, du côté tahitien, que Banks est l'homme du plus haut rang dans le groupe des nouveaux venus et il est traité comme tel. Logiquement l'*arii* Tepau décide de l'adopter comme *taio*, le 17 avril, lors d'une cérémonie dont le moment fort consiste en ce que Tepau habille Banks d'une natte fine et d'un vêtement de *tapa* rouge, le costume des *arioi* à jambe noire (les plus distingués des *arioi*)<sup>37</sup>.

Cette insistance sur le vêtement et plus particulièrement sur l'enveloppement de Banks procède la croyance en l'existence d'une puissance voire d'un magnétisme intérieur actif et agissant d'ordre spirituel appelé *mana*. Il caractérise évidemment des dieux mais aussi des chefs et des grands en un mot. Sans tout à fait comprendre, Banks est le témoin

<sup>33</sup> Anne Salmond, *Aphrodite's Island... op. cit.*, p. 168-9.

<sup>34</sup> Teuira Henry, *Ancient Tahiti*, Bernice P. Bishop Museum, Bulletin 48, Honolulu, 1928, p. 201 et 338. William Ellis, *Polynesian Researches during a Residence of Nearly Eight Years in the Society and Sandwich Islands*, vol.1, 1829, p. 244-246. Anne Salmond, *Aphrodite's Island... op.cit.*, p. 168 et 478.

<sup>35</sup> En fait, ce n'est pas avant septembre 1790 et l'implication des « mutins » du Bounty dans les guerres de faction tahitiennes qu'il y a un usage massif d'armes à feu à Tahiti et qu'elles sont effectivement utilisées par les Polynésiens : Nicholas Thomas, *Discoveries. The Voyages of Captain Cook*, London, Penguin Books, 2004, p. 343.

<sup>36</sup> *The Endeavour Journal of Joseph Banks... op. cit.*, vol. 1, p. 253.

<sup>37</sup> Anne Salmond, *Aphrodite's Island... op. cit.*, p. 145-146.

d'un rituel, le 12 mai, qui le manifeste. Sous ses yeux ébahis, une jeune femme enserrée dans plusieurs épaisseurs de *tapa* s'en défit progressivement jusqu'à se retrouver toute nue devant lui. Banks interpréta cet effeuillage comme une sollicitation érotique, d'autant plus qu'on lui fit présent du *tapa* dans lequel était enveloppée la jeune femme. À sa grande déception, celle-ci repoussa fermement ses avances et n'en fit pas davantage. En fait, à Tahiti, envelopper une personne ou une chose de *tapa* ou d'une fine natte est un moyen à la fois de reconnaître et de concentrer le *mana* qui émane d'elle. C'est le cas des représentations des dieux systématiquement « emmaillottés » de la sorte. Dans la même logique, désenvelopper est un moyen de libérer le *mana*. Donc l'« effeuillage » devant Banks était de nature mystique plutôt que sexuelle<sup>38</sup>.

Alors que plus ou moins facilement et plus ou moins volontiers un certain nombre des objets dérobés aux Européens leur ont été restitués par les Tahitiens, il n'en a rien été de la veste et du gilet de Banks. C'est précisément parce qu'on les considérait imprégnés du *mana* qui était le sien. En effet, la force du dieu ou du chef se transmettait à tout ce qui était en contact avec elle. Si bien que l'un des hommes de son escorte portait l'*arii* suprême de Tahiti sur ses épaules pour éviter qu'il n'entre en contact avec le sol qu'il aurait rendu *tapu* (tabou, interdit) à cause de la transmission ou de la contamination de celui-ci par son *mana*, empêchant qu'on puisse désormais le fouler ou le cultiver<sup>39</sup>. C'est pourquoi, selon toute vraisemblance, la veste (et le gilet qui allait avec) avait été, de toute évidence, emmenée sur le *marae* (enclos sacré) d'Utua-mahurau et intégrée dans les rituels propitiatoires qui étaient célébrés dans ce haut lieu de concentration de *mana*, pour se concilier les dieux et permettre le retour, à la saison, de récoltes abondantes<sup>40</sup>. Sur ce *marae* se trouvait, en effet, le fameux *maro ura*, la ceinture éminemment sacrée, insigne du pouvoir suprême que revêtait occasionnellement l'*arii rahi* (chef suprême, suzerain) de Tahiti, à laquelle avait déjà été cousu l'un des fanions rouges du *Dolphin*, le premier navire européen à avoir rallié Tahiti, en 1767. C'était la marque de son statut de vaisseau de la flotte royale britannique<sup>41</sup>. Son capitaine Samuel Wallis l'avait fait hisser sur la plage et ses hôtes polynésiens, qui révéraient la couleur rouge, s'en étaient emparés et on l'avait donc ajouté au *maro ura*<sup>42</sup>, à l'occasion de l'intronisation de Teriirere, fils de Purea, alliée de Wallis dont on a déjà parlé. Par la suite lorsque le chef Tu ou Pomare 1<sup>er</sup> (1751-1803) fut investi de la dignité d'*arii rahi*, un drapeau britannique (« Union Jack »), que lui avait donné le capitaine Cook et qu'il avait fait promener tout autour de l'île comme sa bannière s'ajouta au *maro ura*. Lorsque son fils Pomare II (1782-1821) devint, à son tour, *arii rahi*, les plumes rouges offertes par le lieutenant Watts au jeune homme furent insérées dans le *maro ura* tout comme l'avaient été les mèches rousses de Richard Skinner. Ce dernier était l'un des marins du *Bounty*, réfugié à Tahiti après la fameuse mutinerie (avril 1789) et dont l'appui et l'expérience militaire avaient été décisifs pour asseoir la suprématie du clan Pomare<sup>43</sup>.

<sup>38</sup> Serge Tchekézoff, *Tahiti-1768 : Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental*, Pirae, Au Vent des Îles, 2004, p. 155-181.

<sup>39</sup> Douglas Oliver, *Ancient Tahitian Society*, Honolulu, The University Press of Hawaii, 1974, vol. 2, p. 1015-1024.

<sup>40</sup> Anne Salmond, *Aphrodite's Island... op. cit.*, p. 172-173 et 459-460.

<sup>41</sup> Meredith Filihia, "Oro-dedicated Maro'ura in Tahiti: Their Rise and Decline in the early Post-European Contact Period", *Journal of Pacific History*, 31/2, 1996, pp. 127-43. Anne Salmond, *Aphrodite's Island... op. cit.*, p. 61-62 et 85.

<sup>42</sup> Meredith Filihia, art. cité, p. 61-62 et 85.

<sup>43</sup> Greg Denning, *Mr Bligh's Bad Language, Passion, Power and Theatre on the Bounty*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 208.

Il n'était peut-être pas exactement question, par ces coutures successives et par l'intermédiaire de ces objets, à savoir ces pièces de tissu, ou ces cheveux, de s'approprier le *mana* des Européens et donc d'« européeniser » le cœur d'un patrimoine *mao'hi* et de reconnaître ainsi qu'il était en défaut de substance, comme on pourrait être tenté de le penser. En fait, il n'y aurait pas de nouveaux horizons d'avenir à préparer pour les Polynésiens de la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il pourrait s'agir plutôt d'intégrer le choc et la rupture apportés par les Européens dans une continuité temporelle spécifiquement polynésienne. L'immixtion de ceux-ci n'étant qu'une réactualisation de la présence des ancêtres, qui ont voulu leur venue pour que soit mieux intériorisé encore l'ordre éternel et surhumain du monde et des choses<sup>44</sup>.

### **Conclusion : « motley appearances » (allures bigarrées)**

La veste de Joseph Banks a donc subi un transfert, plutôt qu'elle n'a été l'objet d'un larcin. Il n'en demeure pas moins qu'il s'est retrouvé déshabillé. Pas tout à fait nu, puisqu'il lui restait sa culotte, torse nu du moins. Dès lors, jusqu'à son retour au campement dans la baie de Matavai, Porea, son hôtesse, lui donne de quoi se couvrir. Selon toute vraisemblance, il s'agit d'une sorte de « poncho » de *tapa*, vêtement ordinaire des Tahitiens. Banks note, dans son *Journal*, avec une pointe de malice : « *I made a motley appearance, my dress being half English and half Indian*<sup>45</sup>. » Imaginer ce personnage, moitié en costume anglais, moitié en costume tahitien (ou « indien » selon son expression) incite à prolonger cette réflexion sur la désappropriation et la réappropriation des vêtements entre Polynésiens et Européens.

Comment ne pas penser à la façon dont apparaît Joseph Banks, qui a été dépouillé de sa veste à Tahiti, dans le très beau portrait en pied que réalise de lui Benjamin West, après son retour en Angleterre, entre 1771 et 1772. Entouré d'une collection d'objets polynésiens, ramenés comme des trophées de son voyage, il porte par-dessus un costume à la dernière mode anglaise, une sorte de cape<sup>46</sup>. Elle a pu être décrite comme une « *Tabitian Cape* »<sup>47</sup>. Il s'avère qu'il s'agit d'un manteau de *tapa*, bordé de poils de chien, venu de Nouvelle-Zélande<sup>48</sup>. On peut donc y voir la revanche ou du moins la compensation de la veste volée. Plus probablement, Banks, dans cette tenue, retrouve, sinon réinvente, l'ancien symbole d'autorité que constitue le manteau<sup>49</sup>. Il donne une image des plus flatteuses de lui-même, l'imposant à la fois en homme du monde et en connaisseur « d'expérience » du lointain Pacifique, légitimant ainsi pleinement le rôle majeur, scientifiquement et

<sup>44</sup> Marilyn Strathern, "Artefacts of History: Events and the Interpretation of Images" dans Jukka Siikala ed., *Culture and History in the Pacific*, Helsinki, Transactions of The Finnish Anthropological Society, vol. 27, 1990, p. 25-43. Anne Salmond, *Aphrodite's Island... op. cit.*, p. 461-462.

<sup>45</sup> *The Endeavour Journal of Joseph Banks... op. cit.*, vol. 1, p. 282.

<sup>46</sup> Benjamin West, *Sir Joseph Banks (1771/1772)*, Lincolnshire County Council, Usher Gallery.

<sup>47</sup> [http://www.Britishmuseum.org/research/collection-online/collection\\_object\\_details](http://www.Britishmuseum.org/research/collection-online/collection_object_details) (consulté le 21 juin 2014)

<sup>48</sup> Adrienne L. Kaeppler, *op. cit.*, p. 61.

<sup>49</sup> Odile Blanc, « Le manteau, vêtement de l'autorité » dans *Véture et pouvoir, XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Textes réunis par Christine Aribaud et Sylvie Mouysset, Actes du Colloque des 19 et 20 octobre 2001, Centre universitaire d'Albi, FRAMESPA (UMR 5136) CNRS, Université de Toulouse - Le Mirail, collection « Méridiennes », 2003, p. 53-66.

colonialement, qui fut le sien désormais, notamment en exerçant pendant plus de quarante ans la charge de Président de la *Royal Society*<sup>50</sup>.

Un autre vêtement participe d'un phénomène de réappropriation que l'on peut rapprocher de celui du tableau de Benjamin West. Il s'agit de la veste taillée par Elisabeth Cook (1741-1835) pour son mari le capitaine. Elle consiste en fait en deux pièces de *tapa* tahitien brodées. Elles sont conservées à la Mitchell Library, State Library of New South Wales, à Sydney. Madame Cook broda elle-même cette veste en attendant le retour de son mari, lors de son 3e voyage. Le « corps » de la veste et les rabats des poches sont donc en *tapa*, doublé de lin et décoré de broderie au tambour, technique demandant une grande patience et tenant lieu de dentelle. Cette veste resta inachevée dans l'attente du retour du capitaine pour être ajustée<sup>51</sup>. Or celui-ci ne revint pas, trouvant la mort tragiquement à Hawaï, le 14 février 1779. Elisabeth Cook a choisi de brûler les lettres que lui avait adressées son mari, comme celles qu'elle avait pu lui écrire. On ne sait rien de ce qui a pu inspirer le lent travail de Madame Cook, sinon en quittant le champ de l'investigation historique et en recourant aux méthodes de la psychologie et surtout de la fiction romanesque comme a pu le faire l'écrivaine néerlandaise Anna Enquist dans son livre *Le retour* dont Elisabeth Cook est l'héroïne<sup>52</sup>. À quoi pensaient Joseph Banks et Elisabeth Cook en tenant leurs habits de *tapa* à la main ? L'historien ne saurait parler assurément de l'étoffe dont les rêves sont faits.

**Véronique DORBE-LACARDE**  
**Université Bordeaux-Montaigne**  
**CLARE/CEREC EA 4593**

---

<sup>50</sup> John Gascoigne, *Joseph Banks and the English Enlightenment. Useful Knowledge and Polite Culture*, Cambridge University Press, 2003, p. 10-15.

<sup>51</sup> Adrienne L. Kaeppler, *op. cit.*, p. 125.

<sup>52</sup> Anna Enquist, *Le retour*, Paris, Babel, 2009.